



**James A. McLaughlin**

**DANS LA GUEULE  
DE L'OURS**

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent

Rue de l'échiquier fiction



**DANS**

**LA**

**GUEULE**

**DE**

**L'OURS**

*Bearskin* © 2018 by James A. McLaughlin

All rights reserved including the rights of reproduction in whole or in part in any form.

© 2019, éditions Rue de l'échiquier, pour la traduction française



Éditions Rue de l'échiquier  
12, rue du Moulin-Joly, 75011 Paris  
[www.ruedelechiquier.net](http://www.ruedelechiquier.net)

ISBN : : 978-2-37425-205-6  
Dépôt légal : janvier 2020

**James A. McLaughlin**

**DANS LA GUEULE  
DE L'OURS**



**Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Brice Matthieussent**

**Rue de l'échiquier fiction**



**Pour Rosa**

**et**

**Pour Nancy**





**«La beauté du serpent à sonnette, c'est sa menace.»**



**Jim Harrison, «Suite de la déraison»**



## Prologue



La première nuit, Rice cacha un tuyau de fer sous son oreiller et fit semblant de dormir. Il avait acheté ce tuyau, garni d'un grip de skateboard à une extrémité, avec son dernier billet de cent dollars dissimulé sous la semelle intérieure de sa chaussure, et il en avait promis d'autres, car sa copine américaine devait bientôt lui rendre visite et lui apporter trois biffetons du même montant. Il savait qu'il s'était sans doute fait rouler.

Son compagnon de cellule, allongé sur son lit, lisait un exemplaire plié d'*El Universal*, dont il tournait les pages à intervalles réguliers. Sans quitter le journal des yeux, il alluma une cigarette et la fuma très vite. Rice était là depuis plusieurs heures, mais l'autre faisait comme s'il n'existait pas.

La lumière changea, l'ombre avala l'espace, deux hommes franchirent la porte ouverte. Plus tôt que prévu. Quelqu'un avait procédé aux calculs nécessaires, évalué les risques, pris sa décision. Rice était quantité négligeable, mais il comptait aux yeux de la jeune femme, ce qui permettait aux stupés de faire pression sur elle en proposant de le rapatrier aux États-Unis. Supprimer cet avantage par une attaque préventive était une tactique classique du Sinaloa : astucieuse, brutale, expéditive.

Ensuite, ils surveilleraient la jeune femme. Elle n'aurait plus aucune raison de les trahir, et d'excellentes de ne pas le faire – c'était une professionnelle, elle garderait la tête froide.

Ces deux types qu'on lui avait envoyés, ils savaient forcément qu'il était fragile, toujours en état de choc, saturé d'adrénaline.

Ils n'étaient peut-être pas informés du tuyau.

Il attendit qu'ils soient près de lui, que l'un tende le bras pour lui basculer la tête en arrière, exposer sa gorge, sa poitrine et son ventre. Il perçut la chaleur de la main toute proche.

Douze secondes plus tard, il avait reçu plusieurs blessures, mais le couteau était davantage l'arme d'un assassin qu'un moyen de défense et les deux agresseurs gisaient par terre. Son tuyau métallique avait roulé sous le lit. Il abattit une fois sa chaussure contre le cou du premier homme, celui qui avait tendu la main vers ses cheveux. Il n'avait jamais tué, ni même blessé grièvement quiconque. Il eut l'impression de se voir de loin et vécut le premier de ces épisodes de dissociation qui se feraient ensuite si banals qu'il ne pourrait plus imaginer une seule époque de sa vie sans eux. Lucide, il comprit qu'il était devenu étranger à lui-même – non pas un autre, il n'aurait jamais dit une chose pareille, plutôt une version de lui qu'il en viendrait à considérer comme monstrueuse.

La chaussure levée, il s'apprêtait à briser le cou de l'homme quand derrière lui une voix ordonna : « Arrête. »

Il se figea.

Son compagnon de cellule l'observait au-dessus de son journal.

« Ils reviendront si je le fais pas.

– Davantage reviendront si tu le fais. Tranche-leur les talons.

– Quoi ?

– Les tendons. *De Aquiles.* »

Il s'agenouilla près du premier type et attaqua le tendon avec l'un des couteaux qu'ils avaient laissé tomber : un long clou aiguisé contre le sol en béton, puis fiché dans un manche en bois. Il tint la jambe, piqua et gratta avec la pointe du clou, tandis que l'homme grognait, essayait de se retourner. Le manche du couteau glissait contre la paume de Rice. Sur son avant-bras, le sang coulait d'une vilaine plaie ouverte.

Un claquement métallique derrière son oreille, le compagnon de cellule debout avec un cran d'arrêt. Il le fit pivoter pour tendre le manche en plastique noir.

« Les quatre », dit-il.

Rice s'interrogea brièvement sur le statut d'un prisonnier capable de garder un couteau sur lui. La lame était bizarre, semblable au bec incurvé d'un oiseau de bande dessinée. Son tranchant était dentelé et les tendons s'écartèrent à son seul contact, les muscles du mollet secoués de spasmes, fuyant violemment le point d'impact avant de se recroqueviller et de tressauter en tous sens.

L'autre type ne réagit pas aux coups de couteau et saigna moins que le premier.

« Celui-ci est peut-être mort.

– Il n'est pas mort. »

Lorsqu'un gardien arriva, le compagnon de cellule lui parla à la porte puis traîna les deux hommes dans le couloir, l'un après l'autre.

Rice essuya le couteau sur sa jambe de pantalon et le rendit à son propriétaire. Lequel le saisit sans un mot, se retourna, s'assit sur son lit, reprit son journal.

Il rejoignit son propre lit, passa la main dessous pour récupérer son tuyau en fer, puis le nettoya contre la face

inférieure du mince matelas. Comme la blessure de son avant-bras saignait toujours, il déchira une partie de son drap pour en faire une compresse. Quand le sang cessa de l'imbiber, il déchira deux lanières et fixa la compresse sur son bras. Il glissa le tuyau sous l'oreiller, puis s'allongea, mais ne put dormir. Il se souviendrait ensuite de cette nuit pour des raisons évidentes, et une autre : sa première leçon à Cereso consista paradoxalement à faire preuve de pitié, de mesure.

Il resta allongé. Dehors, la nuit fraîche du désert grattait doucement contre les murs bétonnés de la prison. Il ne ferma pas l'œil avant le matin.









Les abeilles logées dans le mur procédaient à des attaques suicide par groupes de deux, trois ou cinq. Elles fonçaient vers le visage de Rice, qui les écartait avec ses gants. Il avait renoncé à compter les piqûres. Une abeille se posa sur sa lèvre et tenta d'entrer dans sa narine gauche ; tandis qu'il s'en débarrassait en s'ébrouant comme un cerf, une autre le piqua au milieu du front. Il cligna violemment des yeux et continua de travailler pour en finir. Il coinça la pointe incurvée de son pied-de-biche sous les minces panneaux et les dissocia des montants, en allant du sol vers le plafond. Dès que les clous furent à demi arrachés, il se retourna pour prendre la masse et, d'un grand coup, fit tomber bruyamment tout le pan.

Il s'écarta vivement du mur et posa la tête de la masse sur sa chaussure. Le vent entra par la porte ouverte du bungalow et souleva la poussière. Ses yeux le piquaient, son nez coulait. La sueur ruisselait le long de ses joues. Il avait commencé avant l'aube et tout ce qu'il lui restait à faire, c'étaient ces deux mètres de panneaux qu'il avait gardés pour la fin à cause de l'essaim. Une partie de son boulot consistait à éradiquer les espèces invasives, mais ces abeilles européennes avaient rejoint la liste des espèces protégées, sans doute parce qu'elles habitaient dans le coin depuis environ cinq siècles et qu'une maladie nouvelle les décimait.

Cette dernière piqûre au-dessus des sourcils se mit à palpiter comme une violente migraine. Il se moucha dans une serviette en papier poussiéreuse et regarda les abeilles ramper sur les panneaux. Elles s'agitaient telle une procession d'ivrognes – des rangées et des colonnes tournaient en rond, se séparaient, adoptaient des configurations inédites. Deux ou trois cents valeureuses guerrières, toutes vibrantes d'une colère partagée, attendaient de voir ce que Rice allait faire maintenant. Les abeilles étaient des créatures déterminées qui se seraient volontiers passées de ce primate impertinent avec son bout de métal tordu et son gros marteau.

Il exhala un long soupir en direction du mur, puis se demanda comment se débarrasser de ces abeilles sans les tuer. Il devait au moins ôter les derniers panneaux pour voir à quoi il avait affaire. Il noua un bandana sur le bas de son visage, boutonna les manches et le col de sa chemise de travail. Dès qu'il s'approcha, le bourdonnement augmenta à l'intérieur du mur, un avertissement indubitable, mais il mit le pied-de-biche en place et appuya sur le manche. Les clous fichés dans les épais montants de chêne depuis presque un siècle lâchèrent en grinçant, puis quelque chose céda, un gros morceau de panneau

se brisa et percuta le sol. Une masse jaunâtre grouillait là-dessous tandis que l'esprit de l'essaim se concentrait sur la décision à prendre, puis toutes les abeilles attaquèrent en même temps.

Une fois arrivé dans l'herbe derrière le bungalow, il cessa de courir, mais continua d'écarter les abeilles de ses cheveux et de sa chemise, son bandana tombé autour du cou. Un nuage d'abeilles furieuses vrombissait dans l'encadrement de la porte, mais elles ne l'avaient pas suivi au-dehors, apparemment satisfaites de l'avoir expulsé du bungalow. La chaleur du soleil pesait sur ses épaules, le grand air était agréable à respirer. Des libellules survolaient ou fondaient vers une jungle d'herbes bleues qui montaient jusqu'au torse. En cette fin d'été, les grillons chantaient toute la journée et la stridulation obsédante des cigales pulsait depuis les immenses arbres à l'orée de la forêt. Très haut, la longue crête verte de Turk Mountain dominait le paysage, telle une vague immense déferlant vers le nord.

Aucun autre être humain ne vivait à des kilomètres à la ronde. Rice régnait seul sur sept mille arpents de réserve naturelle et privée, dont il était à la fois le gardien et le responsable scientifique. Il conduisait le tracteur John Deere. Sur le formulaire d'embauche, il avait exagéré ses compétences manuelles, sans doute une des raisons pour lesquelles on avait choisi un type comme lui. Cela et le fait qu'il était un technicien certifié en biologie, qui semblait capable de prendre soin de lui-même. Il avait accepté ce chantier dans le bungalow pour que les propriétaires ne fassent pas appel à des charpentiers qui seraient arrivés le matin dans leur pick-up et auraient gâché sa solitude.

Son cou lui faisait mal. Lorsqu'il retira un gant et leva la main pour toucher sa nuque derrière l'oreille, il sentit un bref coup de poignard, comme s'il se faisait encore piquer. Quelque chose resta coincé sous son ongle. Un

infime amas d'entrailles d'insecte, attaché au minuscule dard barbelé. Toutes ces abeilles avaient enfoncé leur dard dans sa peau, puis laissé des organes vitaux derrière elles en s'envolant vers leur mort. Quelle organisation ! Les abeilles qui piquaient étaient toutes des femelles, des non-nourricières, des kamikazes – apparemment, leur survie personnelle comptait pour rien. Il leva le dard au soleil, tout près de son visage, y chercha son avenir comme dans une minuscule boule de cristal.

Une ombre venant de la droite le submergea soudain ; il s'accroupit aussitôt, fit deux pas rapides vers le seuil avant que la réflexion l'emporte sur les réflexes. Un vautour planait dans le ciel, ses ailes sifflaient à travers les airs tandis que son ombre glissait sur l'herbe et montait le long des bardeaux du bungalow.

Il se redressa, retrouva une respiration normale, sourit de sa bévue. Son pouls ralentit, mais cette chose qui n'était pas tout à fait de la peur – chaque fois elle évoquait davantage des retrouvailles : *la voilà de retour, elle revient* –, mit un moment à se dissiper.

Six mois maintenant depuis son installation ici. Il aurait juré que personne ne savait où il était.

Il ramassa le gant qu'il venait de laisser tomber, puis s'engagea dans l'herbe. Les vautours arrivaient toujours à cette heure-ci, après que le soleil avait réchauffé la terre, en se laissant porter comme des cerfs-volants de papier dans les puissants thermiques qui grimpaient au-dessus du pré.

« Saleté de rapace », dit-il sans méchanceté.

Deux autres apparurent, volant à la file indienne en formation serrée. Ils surgirent à la lisière de la forêt, donnèrent une douzaine de grands coups d'aile saccadés et dépassèrent à leur tour le bungalow. Leur tête noire et nue pivota pour le regarder. Il agita la main vers eux en se disant qu'il valait mieux se montrer amical. Ils semblaient

impatiens de s'éloigner et de prendre de l'altitude, de mettre le monde à une distance plus convenable – à quatre mille pieds le paysage s'étendait comme une carte, un atlas routier avec de grosses lignes rouge sang pour le réseau des grandes routes, de minces traits couleur fuchsia pour les routes secondaires. Certaines pâtures teintées de rose signaleraient les agneaux mort-nés ou les vaches foudroyées par un éclair. Ces vautours noirs, plus petits que les vautours à tête rouge, avaient tendance à se montrer moins patients avec les animaux à l'agonie. Le mois dernier, il avait lu un article étonnant dans le journal : dans une banlieue nouvelle du nord de la Virginie, les vautours locaux attaquaient les animaux de compagnie. Une bande de ces volatiles repéraient un pékinois sénile trotinant trop loin de la maison, puis ils fondaient dessus tels des scarabées carnivores et le mettaient en pièces dans son jardin tandis que les enfants des voisins regardaient le carnage avec incrédulité depuis la fenêtre du premier étage.

Tout en surveillant les vautours, il sentit son visage enfler, se rappela que gamin il avait été allergique aux piqûres d'abeilles, se dit qu'il devrait peut-être rejoindre la maison et prendre un Benadryl, au cas où. Il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire de ces abeilles, quand un gros animal émergea des bois à l'autre bout du pré. Il se trouvait à quatre cents mètres de là, tout déformé par les ondes de chaleur montant du sol. Rice plissa les yeux, mit la main en visière pour se protéger de l'éclat du ciel.

Il avait déjà vu des ours. Au début, c'étaient seulement quelques signes – traces de pas et tas d'excréments, pierres et bûches retournées –, mais ces dernières semaines les ours avaient commencé à se montrer. Plusieurs matins de suite, une femelle accompagnée de deux oursons de moins d'un an s'étaient nourris dans un fourré de mûres, tout au

bout du pré, et sur un versant de Serrett Mountain il avait aperçu un énorme adulte mâle qui courait en boitant. Deux jours plus tôt, au crépuscule, un jeune ours au poil luisant et à l'oreille croûteuse, fendue lors d'un combat, avait traversé le chemin d'accès. Rice avait relevé des traces sur l'ancienne piste coupe-feu, à moins de trente mètres du chalet, l'empreinte de la patte arrière aussi grosse qu'un pied humain, celle de devant révélant une large patte trapue. Il enfermait désormais ses ordures ménagères dans le hangar du tracteur et les emportait à la décharge publique tous les deux ou trois jours au lieu de les laisser s'entasser là.

La silhouette venait de s'arrêter à découvert, peut-être par prudence, mais elle repartit bientôt, en descendant la longue pente du chemin. Elle vibrait et ondulait dans l'air chaud, un esprit ours flottant juste au-dessus de la terre. Elle s'approcha et prit une forme reconnaissable : une personne, un homme, un type barbu portant un gros sac à dos, ses jambes cachées parmi les herbes hautes.

Rice s'élança au-delà du hangar du tracteur, trotтина vers la galerie arrière de la maison en surveillant l'intrus du coin de l'œil. Il aurait été moins surpris par un ours. Le portail de l'entrée était toujours verrouillé et il n'avait jamais vu aucun marcheur émerger de la forêt. Il gardait un calibre .45 chargé dans le tiroir de sa table de nuit, en violation flagrante des accords passés avec son employeur, et c'était cette arme qu'il allait chercher.

En haut des marches, il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil avant de foncer récupérer son pistolet. Le bras gauche du type semblait bizarre – il était court et se balançait selon un rythme qui détonnait avec celui des jambes, tel un bras d'enfant fixé sur un corps d'adulte.

L'homme fut soudain dans la cour, comme s'il venait d'effectuer un grand bond en avant pendant que Rice clignait des yeux. Un instant plus tôt, il était dans le pré, créature sauvage que Rice pouvait examiner à loisir, mais

il venait de franchir cette distance si vite que Rice se demanda si lui-même n'avait pas perdu conscience durant quelques secondes.

Ses jambes semblaient solides, stables, ses pieds posés bien à plat sur les planches mal équarries. L'inconnu marcha vers la galerie.

Rice leva la main, la paume tendue devant lui, tel un policier arrêtant la circulation. «Hé, mec, dit-il. T'es perdu?»

L'homme s'immobilisa et grimaça, dénuda des dents jaunes bien alignées. Il ne portait pas de chapeau, son visage buriné était bronzé au-dessus d'une barbe sombre. Sans doute la quarantaine, mais deviner l'âge d'un montagnard relevait toujours de la gageure. Il avait les yeux vert clair, un regard dénué de toute expression. L'espace d'un instant, Rice pensa qu'il était peut-être aveugle, que c'était un vagabond des bois qui avait perdu la vue, un prophète de passage, un pourvoyeur de miracles.

D'un vigoureux haussement d'épaules, l'homme se débarrassa de son sac à dos, qu'il laissa tomber à terre, et il resta là, les hanches en biais, le poids du corps sur une jambe. Son bras gauche se terminait par un moignon, juste au-dessus de l'endroit où son coude aurait dû se trouver. Il portait des chaussures noires poussiéreuses, un pantalon treillis usé, une chemise sans manches et déchirée, dont le tissu mouillé collait à son ventre plat. Un couteau dans son étui était fixé à une ceinture en cuir, juste derrière la hanche droite.

Il demanda quelque chose d'une voix rocailleuse. Cela sonnait comme : «Trépas dflotte ?

– Quoi?»

Le visiteur mit sa main en coupe et la porta à sa bouche. Son bras était long et brun, ses muscles noueux se contractaient à fleur de peau comme des serpents. Tout en haut du deltoïde il y avait le tatouage rudimentaire

d'un humanoïde à tête de carnivore, la gueule ouverte montrant les dents.

*T'aurais pas de la flotte ?*

Rice était censé expulser les intrus hors de la propriété, mais il faisait très chaud ; il avait passé presque toute sa vie dans le désert et il n'allait pas refuser un verre d'eau à quelqu'un. Il venait aussi de laisser tomber l'idée du pistolet. Il avait de bonnes raisons de garder le .45 à portée de main, mais se défendre contre un manchot équipé d'un sac à dos ne figurait pas sur la liste de ces raisons. Il trouva une vieille gourde de l'armée dans le placard de la cuisine, la rinça puis la remplit à l'évier en surveillant l'homme par la fenêtre grillagée. Il était immobile dans la cour, la tête renversée en arrière, suivant des yeux un oiseau ou un insecte volant au-dessus de lui ; mais alors que Rice l'observait, son regard s'abaissa soudain et se fixa sur la fenêtre, durant une seconde, comme si Rice venait de l'appeler. Puis le manchot se tourna vers le pré, qu'il scruta un instant, avant de se détendre et de regarder à nouveau l'horizon. Il rappela à Rice un chien alerte, attentif aux moindres bruits et aux odeurs têtues, aux fantômes et aux visions.

La gourde fut bientôt remplie et débordante, mouillant sa garniture en feutre, fraîche dans la main de Rice. La sueur lui coulait des aisselles, dégoulinait sur ses flancs jusqu'à la ceinture du pantalon. Il prit deux comprimés de Benadryl dans leur plaquette et les fit descendre avec une canette de Coors. Il se sentit désorienté – les objets situés de l'autre côté de la pièce lui semblèrent très éloignés, le sol de la cuisine tangua sous ses pieds. Au cours des dix-huit mois passés, il était devenu sujet à de brèves absences, à des accès de rêverie inopinés. Il interrompait alors ses activités en plein air – collectes de données biologiques, débroussaillage avec une machine équipée d'un fil rotatif, agrafage de pancartes *Propriété privée*.



*Défense d'entrer* –, émergeait plus tard d'un long rêve éveillé, l'esprit vide et perplexe, le cul tout engourdi posé par terre, plusieurs espèces d'insectes rampant sur sa peau, des piqûres le démangeant aux chevilles, une tique enfoncée derrière le genou. Il ne se souvenait jamais de ce dont il venait de rêver, il avait vaguement conscience d'un mouvement continu, d'un sifflement et d'un bourdonnement, de l'herbe qui vibrait dans l'air.

Tu es ici tout seul depuis trop longtemps, pensa-t-il. Tu te transformes en ermite. Tu accueilles des inconnus imaginaires. Au dernier moment, il prit une autre bière dans le frigo, qu'il emporta avec l'eau sur la galerie.

Il lança la gourde depuis la marche du haut et l'homme l'attrapa d'une main désinvolte, la serra entre ses cuisses pour en faire sauter le capuchon. Il but à longues gorgées, les yeux clos. Quand il eut fini, il s'essuya la bouche du dos de la main, remercia d'un signe de tête, lança la gourde vide à Rice, déclina l'offre d'une bière. Son infirmité ne le gênait nullement, ses gestes étaient fluides et puissants, son bras valide, aussi musclé que celui de Popeye, lui suffisait amplement. Un fouillis d'épais cheveux noirs dominait son large front. Il avait cet étrange regard d'aveugle, et sa barbe dissimulait un lourd menton et des lèvres qui remuaient à peine lorsqu'il parlait. Il rota doucement, puis fit basculer le poids de son corps sur les talons. Il semblait avoir quelque chose en tête, qu'il se retenait de formuler, peut-être par politesse.

«Qu'est-ce que vous faites dans le coin?» demanda Rice d'une voix nasillarde qui sonnait comme une imitation. Cet accent lui venait machinalement dès qu'il s'adressait aux autochtones.

«J'ramasse des champis.» L'homme tapota un sac en toile accroché à sa ceinture. «Chanterelles, ginseng, myrtilles.

– Vous savez que c'est une propriété privée?»

L'homme secoua la tête et dit une chose que Rice ne saisit pas.

« Quoi ? »

Il répéta exactement ses paroles, mais cette fois Rice comprit : « N'en ai pas pris par ici. » Son accent traînant dépassait tout ce que Rice avait pu entendre dans le comté – il avalait les consonnes, faisait chanter les syllabes qui du coup avaient du mal à s'assembler en mots.

« Vous ramassez ces champignons dans la forêt nationale et puis vous faites tout ce chemin jusqu'ici pour boire un peu d'eau ? »

Le visiteur se contenta de le regarder. Comme s'il ne comprenait pas que les paroles de Rice puissent formuler une question.

« Le problème, commença Rice, c'est qu'il y a toutes ces pancartes "Propriété privée" au portail, à huit kilomètres d'ici, je sais que vous les avez vues.

– Que'que chose à t'montrer. » L'homme fit pivoter son buste et, d'un signe de tête, désigna l'endroit d'où il venait, le versant de la montagne. « C'là-haut.

– Quoi ?

– Faut qu'tu voies toi-même. »

Rice renifla. Ce jour-là, il devait encore s'occuper des abeilles et vider le bungalow. Il avait un planning à respecter. La balustrade de la galerie grinça quand il se pencha pour examiner le ciel. Au-dessus de la montagne, une poignée de cumulus humilis restaient accrochés en altitude, inertes et amorphes, comme la lessive de Dieu, refusant de dégénérer en orage ou même de fournir beaucoup d'ombre. Cela ferait une trotte éreintante pour aller voir cette chose dans la montagne, qui pouvait tout à fait être la face de Jésus sur un rocher couvert de lichen, un serpent à sonnette albinos, la carcasse d'un avion monomoteur. Peut-être un groupe de *compadres* en embuscade sur la crête. La bière qu'il avait apportée pour son hôte

transpirait sur la balustrade et, après un instant d'hésitation, Rice se décida et l'ouvrit pour lui. Il but une longue gorgée, puis plaqua le métal froid de la canette contre une piqûre d'abeille qui lui faisait une bosse sur le front.

« C'chez toi, pas vr' ? » Le bras valide du ramasseur de champignons décrivit un arc de cercle pour englober les rondins du vieux chalet à la massive cheminée de pierre, les bardeaux du hangar du tracteur, le bungalow d'été que Rice venait d'éventrer, l'immense pré.

« Non. Je suis le gardien. »

Une grande clameur explosa dans la forêt, puis un faucon à queue rouge jaillit au-dessus des herbes hautes en battant furieusement des ailes, poursuivi par une bande de corneilles qui plongeaient et remontaient en chandelle. Quand elles atteignirent le chalet, les corneilles se dispersèrent pour retourner dans les arbres, laissant le faucon planer vers le bas de la pente. Le ramasseur de champignons s'était retourné pour observer la scène, mais il dévisageait maintenant Rice avec des yeux semblables à des pierres pâles, debout dans une chaleur qu'il ne semblait pas remarquer.

« Je crois pas que tu es réel », dit Rice, mais l'homme ne répondit pas. Les grillons qui stridulaient dans l'herbe émettaient une vibration incessante qui aurait pu venir de l'air lui-même.





À la quatrième épingle à cheveux, Rice fut distancé. Il avait les jambes lourdes, le souffle court. La sueur saturait ses sourcils et lui coulait dans les yeux. La piste coupe-feu était accidentée, couverte de jeunes pins jaunes dont l'odeur de térébenthine imprégnait l'air chaud, et les aiguilles lui piquaient la peau. Loin devant lui, il aperçut le ramasseur de champignons qui l'attendait sur fond de ciel bleu. Puis il disparut encore.

Sur la crête, la piste obliquait une dernière fois avant de filer vers le nord le long de l'arête de la montagne. Aucun signe du ramasseur de champignons. Rice s'arrêta pour reprendre son souffle, les poings sur les hanches, rafraîchi par la faible brise qui montait du profond canyon situé à

l'ouest. Moins de deux kilomètres plus bas, des falaises calcaires et verticales dégringolaient jusqu'à une large rivière, le saint des saints de la réserve de Turk Mountain, mille arpents de forêt primaire transmis par les bûcherons des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, ensuite protégés par la famille Traver jusqu'à aujourd'hui. Plus loin se dressait Serrett Mountain, brumeuse et arrondie, et au-delà les Appalaches sauvages s'étendaient sans fin, en une succession de crêtes incurvées bleu-vert qui rejoignaient l'horizon.

La piste était moins pentue à partir de là et Rice se dit qu'il pourrait sans doute rattraper son retard. Il secoua la tête. À cause de la bière et du Benadryl, il se sentait trop bizarre pour se balader en montagne, et puis il se faisait sans doute mener en bateau, mais après un instant il pivota sur ses talons et se mit à courir.

À mi-chemin du sommet de la montagne, il s'arrêta encore, assez haut sur la crête, là où la forêt de chênes et de pins devenait rabougrie, clairsemée, et la piste plus dégagée, sans ombre, couverte d'éclats brisés de grès violet qui glissaient et roulaient sous ses chaussures. L'air sentait la pierre chaude. Des lézards détalaiement parmi les feuilles cassantes. Il avait la gorge à vif, si sèche qu'elle menaçait de se bloquer dès qu'il déglutissait. Il aurait dû emporter la gourde. N'ayant pas vu le ramasseur de champignons depuis près d'une heure, il pensa que ce type avait sans doute changé d'avis et rejoint le couvert de la forêt.

Soudain pris de faiblesse, il se plia en deux, posa les mains sur ses genoux, regarda la sueur dégouliner de son nez et de son menton vers les éclats de grès qui à chaque impact liquide passaient de la couleur violette à un bleu presque noir.

«Elle est p' loin.»

Il se redressa trop vite et sa vision se brouilla. L'homme crapahutait au bord du chemin à moins de vingt pas.

*Elle ?*

Avant que Rice ait le temps de l'interroger, le ramasseur de champignons mit le cap à l'ouest à travers les fourrés, sans suivre le moindre sentier que Rice puisse identifier. Ils descendirent le versant à travers de jeunes chênes et des rhododendrons à l'écorce écailleuse, entremêlés à des lauriers de montagne qui s'accrochaient à leurs cuisses, les griffes de chat égratignant leurs tibias.

Des vautours s'envolèrent d'un bosquet de grands pins jaunes. L'homme rejoignit la base d'un de ces arbres, puis se laissa tomber sur un genou comme pour adresser une supplique à côté d'une masse qui gisait parmi les aiguilles de pin, la silhouette du manchot empêchant Rice de voir de quoi il s'agissait. Il ralentit, par prudence et sans bien savoir pourquoi. Des essaims bruyants et tourbillonnants de mouches bleues et vertes percutèrent ses jambes comme du petit plomb. L'odeur forte et cuivrée était vaguement familière – du sang et des viscères, une viande chauffée par le soleil.

Le ramasseur de champignons se releva et s'écarta d'un corps décapité allongé sur le flanc. Rice crut d'abord qu'il s'agissait d'une femme. Il en eut le souffle coupé et frissonna en reconnaissant ce que c'était.

«Z'ont dépiauté çui-là, dit le ramasseur de champignons. N'ai vu plus d'une douzaine. Certains écorchés. D'habitude ils prennent rien qu'les mains et la v'sicule.» Il se mit à marcher de long en large sous l'arbre en marmonnant dans sa barbe. La créature était nue, sans peau, ses muscles rouges et fripés aux endroits où les fascias avaient commencé de sécher. On avait fendu l'abdomen et les vautours en avaient extrait de pâles longueurs d'intestins noueux. Les quatre membres se terminaient par des condyles blancs et nacrés aux articulations des poignets et des chevilles. Rice regardait, frappé par la ressemblance humaine. Au bout d'un moment, il réussit à parler.

« C'est un ours ? »

L'homme sursauta, comme s'il avait oublié sa présence.

« Une ourse », éructa-t-il entre ses dents, d'une voix étrange, plus basse et plus âpre qu'avant. Il semblait en colère. « Une f'melle. »

La tête toujours baissée, il débita des mots sans suite en évitant le regard de Rice. Il relevait les épaules pour lutter contre le poids de son sac à dos et se balançait d'un pied sur l'autre, faisait un pas en avant puis un autre en arrière, dansant presque, avec des gestes saccadés et puissants. Rice recula. Il voulut demander à cet homme s'il allait bien, mais celui-ci se retourna, plia le buste et disparut dans l'enfer des rhododendrons.





Une averse tiède s'abattit sur la forêt alors que Rice redescendait de la montagne, juste assez de pluie pour rendre insupportable l'air déjà moite, dès le retour du soleil. C'était son premier été dans les montagnes de Virginie, il trouvait l'humidité irréaliste et agaçante. L'air bourdonnant d'insectes était presque palpable ; le jour comme la nuit, la moindre brise était parfumée : herbe mouillée, chèvrefeuille, putréfaction.

La descente fut plus facile que la montée, mais les semelles de ses chaussures percutaient durement les pierres du chemin, il marchait à longues enjambées engourdies, chaque pas était comme un pari à cause de ses genoux flageolants et de ses cuisses fatiguées. Il

ressentit le vertige consécutif à un léger traumatisme. Il y avait de nombreuses explications : les piqûres d'abeilles, la bière et le Benadryl, l'épuisement dû à la chaleur, la déshydratation, le manque de sommeil, la solitude. Une combinaison de toutes ces raisons, sans aucun doute, plus autre chose.

*Une ourse*, avait dit le ramasseur de champignons : une femelle sauvage d'*Ursus americanus*. Tuée illégalement dans la réserve, bizarrement mutilée, puis abandonnée aux charognards. C'était déjà assez répugnant, mais ce fut l'apparition fugace d'une femme assassinée qui réveilla des images enfouies dans les profondeurs de son esprit. Maintenant qu'il redescendait la piste coupe-feu, il chassa ces images de sa pensée ; pourtant, le choc initial persista. L'ourse morte venait de lui rappeler que ce qu'il avait fui pouvait toujours se produire ici. Il s'était convaincu que la réserve de Turk Mountain constituait un refuge parfait pour lui et pour toutes les autres créatures qui y résidaient, une idée vraiment romantique pour un biologiste qui n'avait pas terminé ses études. Ce sentiment de sécurité, toujours fragile, venait de disparaître aussi sûrement et complètement que le ramasseur de champignons. Rice avait tenté de suivre cet homme, et il était loin d'être incompetent comme traqueur, mais au bout d'une centaine de mètres on aurait dit qu'il s'était tout bonnement évaporé.

Un appel perçant et caquetant éclata dans la forêt toute proche. Il s'arrêta pour scruter les arbres, pensa *grand pic-vert*, mais l'oiseau demeura invisible. Il connaissait désormais la plupart des espèces aviaires. Les premières notes de son journal de bord en mars et avril mentionnaient des choses comme *pic-vert noir à gros cul et crête rouge*. Alors qu'il examinait les frondaisons, une brise fraîche parcourut les grands tulipiers, les chênes rouges, les érables à sucre. D'énormes branches se soulevèrent et

s'abaissèrent au ralenti, un million de feuilles se tordirent sur leur tige, montrant leur envers argenté. La forêt était étrangement animée, une gigantesque bête verte en train de rêver, sa peau parcourue d'ondes frissonnantes. Pas vraiment menaçante, mais puissante. Attentive.

Il imagina un instant que la forêt était en colère, déçue, qu'il était personnellement responsable de cette intrusion des braconniers tueurs d'ours. Il ressentit un peu de la fureur du ramasseur de champignons face à ce qu'il considérerait apparemment comme un assassinat. Mais il écarta ces pensées. Il avait récemment remarqué en lui une propension excessive à l'anthropomorphisme. Et il faisait de son mieux pour maîtriser cette tendance.

Pourtant, même si l'on s'en tenait aux seuls faits, la situation était préoccupante. Une intrusion dans son refuge jusque-là inviolé, un soudain sentiment de vulnérabilité et d'agression. Peut-être faudrait-il faire appel aux forces de l'ordre. Et il se sentait humilié dans ses compétences mêmes de gardien : au moins un ours, et sans doute d'autres, avaient été massacrés sur les terres dont il devait assurer la protection. Une réaction s'imposait.

Depuis son arrivée en Virginie, Rice s'était soumis à une pratique quasi religieuse de la solitude, adoptant aussi les stratégies de comportement de certaines espèces menacées par leurs prédateurs : couleurs ternes, habitudes paisibles, ne jamais s'aventurer à découvert, éviter tout conflit. Un changement de stratégie serait risqué à maints égards, et il courait surtout le danger de céder à sa tendance consistant à pousser le bouchon plus loin que nécessaire. Il ne ferait pas appel aux forces de l'ordre – leur intervention l'obligerait à sortir de son anonymat –, mais il savait aussi qu'il ne pouvait pas rester les bras ballants à attendre d'autres intrusions. Le comté de Turpin abritait une communauté active et loquace de chasseurs d'ours, et les rares membres qu'il avait rencontrés n'avaient rien

fait pour lui dissimuler leur hostilité. Malheureusement, il ne voyait pas par où commencer, sinon par eux.

Au chalet, il se débarrassa de ses vêtements trempés de sueur pour en mettre de nouveaux, puis, cachant comme d'habitude son pistolet à l'intérieur d'une fente découpée dans le siège passager de son pick-up, il démarra le moteur et entama le long trajet vers le bas de la montagne.



Rice longea le bar en faisant pivoter l'assise ronde et rembourrée des vieux tabourets ; tous oscillèrent et grinçèrent dans le silence, puis s'arrêtèrent l'un après l'autre tandis qu'il s'asseyait au bout. Un jeu télévisé clignotait sur un écran muet au-dessus de la caisse. Un couple âgé, les seuls autres clients, était installé à une table, aussi immobile que des mannequins, près de la vitrine. L'enseigne au néon qui indiquait le nom de l'endroit n'était pas encore allumée : *Beer & Eat*.

Il fit signe à la serveuse, une trentenaire assez forte. Sa queue-de-cheval d'un blond sale était nouée par un ruban bleu foncé et l'inscription *Karla* cousue sur la chemise de travail bleue. Quand elle s'approcha de lui, Rice

commanda un Rolling Rock, mais elle s'immobilisa, le dévisagea comme si elle hésitait à le servir. Il se rappela les abeilles, leva la main et tâta les bosses sur ses joues, son front. Il pencha le buste pour se regarder dans le miroir fumé derrière le bar.

«Piqûres d'abeilles, dit-il avec un haussement d'épaules en se redressant sur son tabouret. J'ai affronté une colonie aujourd'hui.

– Pourquoi vous venez ici ? »

Il sourit en posant les paumes sur le bois frais du comptoir. Il était entré une seule fois au *Beer & Eat*, au printemps dernier.

«Je comprends pas ce que vous voulez dire.»

Elle secoua la tête, puis rejoignit la glacière, s'arrêtant pour tirer une seule bouffée de la cigarette qu'elle avait laissée dans un cendrier près de la caisse. L'interdiction de fumer dans les bars et les restaurants de l'État restait apparemment sans effet dans la ville de Wanless. À la télévision, une publicité montrait un 4 x 4 noir et luisant, aux phares allumés, qui négociait à vive allure les virages d'une route longeant le bord d'une falaise californienne. La fumée montait du cendrier en un mince filet qui s'incurvait et se dispersait devant cette image. Karla poussa la bouteille vers Rice sans le regarder, puis battit en retraite derrière la caisse. Elle pointa une télécommande vers l'écran pour monter le son. Il porta le goulot de la bouteille à ses lèvres et but d'un coup la moitié de sa bière.

On l'avait mis en garde au moment de son embauche, mais les manifestations d'hostilité des gens du cru le surprenaient toujours. En tant que gardien de la réserve de Turk Mountain, il représentait de riches étrangers et une éthique de protection de l'environnement qui semblait à la fois absurde et élitiste aux autochtones. Cette hostilité était apparemment assez forte pour avoir poussé son prédécesseur à quitter son emploi. Sara Birkeland – il connaissait

son nom à cause des journaux de bord et du courrier qui arrivait toujours dans la boîte à lettres – était une vraie biologiste, une herpétologue en études post-doctorales à l’université Virginia Tech, qui effectuait des recherches de terrain sur une espèce rare de lézard scincidé dont Rice n’avait jamais entendu parler. Elle était retournée à Blacksburg, partie depuis plusieurs mois lorsqu’il était arrivé, mais il avait cohabité dès le début avec son parfum citronné dans la chambre, son écriture dans les journaux de bord, de longs cheveux blonds dans les boules de poussière qu’il balayait sous les meubles. Grâce aux notes accumulées par Sara dans les journaux de travail, il savait qu’elle avait eu un faible pour les mésanges à tête noire ; il savait aussi quelles marques de détergent, de savon et de dentifrice elle utilisait. Elle avait même fait des apparitions dans ses rêves, une petite blonde au visage flou se promenant dans le chalet et refusant de lui parler. Voilà des mois qu’elle constituait sa meilleure approximation d’une compagnie humaine.

Il loucha une fois encore vers son reflet dans le miroir du bar. Sous cette lumière, ses yeux étaient voilés, sombres. Il ressemblait un peu à un cinglé.

Après plusieurs tentatives, il réussit à attirer l’attention de Karla et commanda une autre bière. Quand elle fut terminée, il en commanda une troisième, avec un verre d’eau. Un peu éméché, il regarda un moment la télévision avec plaisir. Il connaissait la plupart des réponses à ces questions faciles, jusqu’à ce qu’elles se focalisent sur la culture populaire actuelle, et il échoua lamentablement. Six mois passés à la réserve, pensa-t-il, et je suis aussi ignorant qu’un ermite des bois. Un Rip Van Winkle<sup>1</sup> piqué par les abeilles.

---

1. « Rip Van Winkle » : nouvelle de l’écrivain américain Washington Irving, publiée en 1819. Le personnage éponyme s’endort dans la nature et se réveille plusieurs décennies plus tard. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Après six heures, les employés de la scierie arrivèrent dans le bar par groupes de trois ou quatre pour commander des plats et des pichets de bière. C'était vendredi et la salle se remplissait vite, l'air sentait maintenant la sciure et la térébenthine, la créosote et la sueur, la scierie de Wanless. Trois jeunes femmes franchirent la porte avec un aplomb exagéré et fondirent sur une table comme si elles avaient répété la scène devant l'entrée du bar afin de s'encourager. Elles s'étaient mises sur leur trente-et-un pour la salle de danse de Clifford – jeans moulants, bottes de cow-boy, coiffures tarabiscotées. La grande rouquine dévisagea longuement Rice, mais détourna les yeux dès qu'il lui sourit.

La cuisine située par derrière était en ébullition et un panache de vapeur sentant le graillon s'échappait par les portes battantes chaque fois que la serveuse les franchissait. Rice commanda un hamburger et s'adossa au comptoir pour regarder les clients dans la salle, une majorité d'hommes d'âge mûr, en jeans, grosses chaussures, chemises d'ouvrier. La plupart portaient la barbe ou un bouc de dur-à-cuire. Sales et fatigués, ils discutaient tranquillement par petits groupes. Le claquement sec d'une queue de billard annonça une partie qui commençait dans l'arrière-salle. La musique country de Nashville sortait en nasillant d'un vieux juke-box à CD. Il détestait le top 40, mais là, c'étaient de bonnes vieilleries.

À la télé, une jeune femme en tailleur beige très moulant montrait une carte de Virginie et de Virginie-Occidentale : «Le temps pour le week-end.» Il allait faire beau et chaud, toujours la même chose, la sécheresse entamant sa neuvième semaine malgré quelques orages épars. La plupart des visages voisins s'étaient tournés vers l'écran : des hommes ayant des jardins à arroser, peut-être du bétail à la maigreur préoccupante, une dérisoire seconde coupe de foin dans le pré. Des parties de pêche sur le lac du



barrage pendant le week-end. C'étaient des gens ordinaires menant des vies ordinaires. Personne ne les traquait. Rice se demanda à quoi ressemblaient leurs journées, de quoi ils parlaient le dimanche matin en prenant leur petit déjeuner à la table de la cuisine. Il s'autorisa une brève bouffée d'envie. Il appartenait sans doute à une espèce différente, malgré tous les soucis banals qu'il partageait avec ces braves gens.

Il se laissa glisser de son tabouret et rejoignit les toilettes, où régnait l'odeur habituelle du désinfectant et du déodorant, de l'ammoniaque et de la vieille pisse. Insultes et accusations tapissaient les murs. *Suzy est une pute. Johnny D. est un pédé. Avec les numéros de téléphone.* Il se baissa pour actionner la chasse d'eau et lut, écrit au crayon sur le mur, tout près de la poignée : *Achète véscicules d'ours, pattes. Aussi jinseng.* Il mémorisa le numéro de téléphone.

Quand il retourna au bar, son hamburger l'attendait et deux hommes s'étaient installés sur les tabourets voisins. Rice leur adressa un signe de tête et dit « B'soir » au type le plus proche, un gigantesque balourd au crâne rasé et à la barbe rousse broussailleuse. Lequel fit la sourde oreille et parla avec Karla de la longue semaine, de la canicule qui durait. Sa voix était absurdement haut perchée pour un tel colosse, presque une voix de fausset. Le juke-box jouait une chanson où il était question de quelqu'un assis dans un bar et écoutant un juke-box. Arrivé à la moitié de son hamburger, Rice se tourna de nouveau vers le géant installé près de lui.

« On pratique la chasse à l'ours dans le coin ? »

L'autre pivota sans se presser, braqua son visage sur Rice comme une parabole de télé. Rice interpréta cela comme une réponse négative.

« Vous connaissez quelqu'un qui le fait ? J'aimerais essayer, mais j'y connais pas grand-chose. »

Le gros type acquiesça, ourla les lèvres. «Des gars aiment bien chasser l'ours. Ils ont des chiens. Faut avoir des chiens.» Il se tourna vers le type avec lequel il était entré, puis barrit un hurlement de ténor : «Dempsey Boger a des clebs, pas vrai ? C'type veut lui en acheter un pour chasser l'ours.»

Une onde palpable d'attention générale déferla sur la salle. Rice interrompit le contact. Le gardien de la réserve de Turk Mountain, un soi-disant écofasciste, allait chasser l'ours – c'était intéressant, mais pas très longtemps. Tandis que le brouhaha reprenait dans leur dos, l'autre type haussa les épaules sans le regarder.

«Ouais, va voir Dempsey, dit l'homme à Rice. La dernière baraque de Sycamore Holla avant le rond-point. Un paquet de ruches à miel, un gros chenil datant de la guerre derrière la baraque. Il a toutes sortes de clebs.» Il acquiesça encore, puis pivota vers le bar.

Rice fit un signe à Karla et commanda d'autres bières pour eux trois. Quand elles arrivèrent, son gros voisin saisit le goulot entre pouce et index, renversa la bouteille pour boire, fit claquer ses lèvres, émit un grognement sourd, mais pas le moindre remerciement. L'autre type fit comme si sa bouteille n'existait même pas. Les bières gratuites, supputa Rice, devaient tous les jours apparaître magiquement devant ces deux messieurs.

Dans le miroir, il remarqua trois types vautrés dans un box au fond de la salle, qui l'observaient en fumant des cigarettes et en cajolant leur bière. Des ouvriers de la scierie comme les autres, âgés d'une vingtaine d'années, même s'il leur manquait l'aplomb et l'autorité de leurs aînés. L'un, maigre et pâle, avait une bouche dure aux lèvres minces, encadrée par une tentative malheureuse de pilosité faciale. Rice reconnut les deux autres. C'étaient des costauds au buste massif, au visage couvert de taches de rousseur et aux cheveux roux coupés en brosse – les

frères Stiller. Le prénom du plus jeune était DeWayne, se rappela-t-il, qu'on prononçait *Dee-Wayne*.

Les Stiller étaient des apprentis gangsters du comté de Turpin, de minables dealers d'herbe, des fourguteurs d'oxy au petit pied, qui le week-end traînaient avec d'autres racailles à la supérette de leur père dans la non-ville de Stumpf, où Rice achetait de la bière, du lait et du beurre de cacahuètes quand il avait la flemme de rouler pendant cinquante minutes jusqu'à la vraie épicerie de Blakely. Les Stiller étaient aussi d'enthousiastes chasseurs d'ours, surtout Bilton, le père, qui adorait raconter à Rice combien il détestait la réserve de Turk Mountain, la famille friquée qui en excluait les autochtones depuis cinq générations, et tous les gardiens qu'on y avait installés, Rice étant apparemment inclus dans cette dernière catégorie. Les fils avaient essayé de le provoquer à la manière habituelle des primates mâles alpha – regards assassins, insultes marmonnées, coups de coude dans les côtes, ce genre d'âneries –, mais un conflit ouvert aurait attiré l'attention et Rice avait toujours fait semblant de ne rien remarquer.

Il se tourna vers les trois hommes et leva sa bière pour les saluer, mais leurs yeux vides aux paupières mi-closes ne réagirent pas, leurs bouches s'incurvèrent en une moue insolente pour manifester le mépris à leur manière convenue. Il sourit, but une gorgée comme s'il leur portait un toast. Il les surveilla discrètement dans le miroir ; lorsqu'ils eurent fini leur bière et qu'ils se levèrent pour partir, Rice demanda sa note.





Dehors, un lampadaire du parking, allumé trop tôt, émettait un bourdonnement sourd et une lueur bleue clignotante dans le soir tiède et calme. Les trois hommes montaient déjà dans un pick-up noir, un vieux F-350 qui ressemblait à une épave rafistolée par des amateurs : énormes pneus dépassant de la carrosserie et gros pare-chocs jaunes censés faire oublier le mastic de réparation et les aplats de peinture noire.

Rice les héla, puis marcha vers eux d'un pas rapide. Ils hésitèrent, aussitôt sur la défensive. Il ralentit et tenta de sourire, mais grimaça plutôt. Le plus petit des trois frères dit quelque chose aux deux autres, ils éclatèrent de rire, claquèrent les portières, puis démarrèrent sur les chapeaux